

sombres reflets de l'infini ? Que feraient à la nature canadienne les bosquets parfumés, les collines arrondies et le murmure des ruisseaux au milieu des branchages qu'ils fouettent en courant ? Ce seraient là de petites façons, des miévreries pour cette géante qui n'admet pas même la toilette ; elle veut être contemplée dans l'ensemble et dans l'envergure de ses formes gigantesques, et, pour cela, elle offre presque partout au regard un déploiement illimité ; la vue, d'un point quelconque du Saint-Laurent, à mesure que le fleuve s'élargit, embrasant toujours un panorama variant de dix à vingt lieues, et souvent beaucoup plus, dans toutes les directions. A un tel fleuve il faut des îles proportionnées à sa taille et un cadre altier dont l'image réfléchie puisse atteindre ses dernières profondeurs. Nature qui n'est plus vierge et qui garde encore toutes les séductions de la virginité, comme ces tribus indiennes que la civilisation effleure et entame sans pouvoir les attirer à elle ni les façonner à ses mœurs !

Quand vient le soir, lorsque les premières teintes à demi voilées du crépuscule descendent sur ces vastes rivages s'étalant encore avec une orgueilleuse vigueur dans leur majesté affaiblie, ils se revêtent d'une espèce de tristesse, d'une mélancolie qui gagne rapidement l'âme et l'a bientôt envahie tout entière. Quiconque, à cette heure indécise, s'est arrêté sur une élévation d'où le regard domine le large cours du Saint-Laurent, a ressenti cette impression inévitable, cette sorte de pénétration intime de l'immensité.

C'est alors que l'esprit ouvre ses ailes ; il plonge à son gré dans l'étendue peuplée d'ombres qui se rapprochent ou s'éloignent tour à tour ; libre, échappé à la contemplation admirative qui est comme un demi-sommeil de la pensée, il s'exerce avec une fraîche puissance